



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Éditorial	1
Entretien de Raphaël Monticelli avec Jean Mailland.	2, 3, 4, 5
Notes de lecture sur les nouveaux livres parus :	
<i>Vers les riveraines</i> d'Alain Freixe par Michel Ménaché	5
<i>Lieu païen</i> de Mohammed Bennis par Yves Ughes	5
Nouvelle rubrique : Une librairie près de chez vous La librairie Marianne Gladieux par Benjamin Taïeb	6
De la toile et quoi d'autre ? www.terreaciel.net par Yves Ughes	7
À quelques mots d'ici Les éditions de la Différence par Alain Freixe	7
Agenda des amis	8
Journal intermittent de Raphaël Monticelli	8
Les visuels qui ponctuent ce Basilic sont des reproductions d'œuvres d'Henri Baviera.	

Je ne rentrerai pas sans avoir disparu

André du Bouchet



On comprend à lire ces mots d'André du Bouchet que la poésie n'ait pas sa place dans ce qu'ils nomment "rentrée littéraire" – depuis 1936, dit-on ! – Cette année ce sera 555 romans... chiffre en baisse, nous dit-on ! – puisqu'aussi bien ce qui est devenu une période-clé pour les media et le négoce laisse peu de place à la littérature – ce que nous avons l'audace ou la faiblesse, certains jours on ne sait, à nommer tel – tant on y parle "têtes d'affiche" ou "buzz" comme dans le monde du spectacle où certains pour sûr se voyaient déjà... (air connu) ! La poésie – et j'entends par là cet "impondérable qui peut se trouver dans n'importe quel genre" selon Henri Michaux, cette écriture qui cherchant à réancrer du vécu labourez le champ de la langue, l'aère, le vivifie – n'est pas du jour ou alors comme résistance à ses trop vives lumières.

Mais notre nuit a ses clartés : celles de notre fête annuelle des *Voix du Basilic*,

qui mit le Maghreb à l'honneur, furent vives grâce à la belle et juste présence de nos invités : Mohammed Bennis, Saïd Sayagh, Jeanne Bastide, Michel Séonnet, Jean-Marie Barnaud et Cyrille Latour ; celles des voix des divers auteurs publiés aux éditions de l'Amourier et invités cet été dans les festivals de Rochefort-sur-Loire, Lodève, Sète ; bientôt aux festivals du livre de Vence, Mouans-Sartoux et Limoges ou de *L'autre livre* à Paris et à Grigny ou encore ici ou là en quelques bibliothèques ; celles des nouvelles publications des éditions de l'Amourier dont vous trouverez mention dans les pages ci-après.

Timides, précaires, incertaines, nos lumières nous direz-vous ? Certes, mais persévérantes lucioles dans ces temps de soumission aux puissances financières, de faux-semblants, de mensonges. Tout cela pèse, désoriente, asphyxie, obscurcit et dans les ombres qui gagnent on devine la droite et l'extrême-droite, pour des raisons que l'on voudrait croire différentes, se réjouir de cette démoralisation qui gagne. La pensée basse, pas celle qui s'enfonce et creuse dans les sous-sols, la pensée-taupo, aimantée par un *soleil souterrain*, un *noir de source* aurait dit Joë Bousquet mais celle qui reste en surface, dans la boue de la surface. Pas dans l'humus, terre noire

riche de mille possibles mais dans ce mélange de préjugés, peurs, rancœurs, amertumes, appartenances, boue qui colle et pourtant sur laquelle on dérape. On risque de déraiper.

Vigilance est résistance. Dans la nuit des textes où se tient et fait face une voix humaine. Traversant d'un bord à l'autre le ravin noir de l'Aygue Blanche dans l'été finissant, je me disais que si marcher était séparer alors écrire était se porter au cœur de la séparation. Là où restent unis l'herbe qui s'épuise et le pierrier qui s'élève, ce que le vent caresse, couche ou dresse, les arêtes vives des pierres, l'obscur d'une tourbière, le coton des linaigrettes et cette lumière cassante qui rebondit / ricoche jusqu'au bleu où elle disparaît. Je me dis aujourd'hui que c'est ainsi que nous allons tâchant de "faire descendre dans l'homme l'émotion qui féconde" selon les mots d'Alfred de Vigny.

N'est-ce pas là maintenir le monde comme chance, chance ouverte à la dimension d'humanité, ce processus, qui traverse infiniment l'homme ?

L'Allogène, celui qui est de là-bas est le véritable nom de l'homme.

Octavio Paz

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

Raphaël Monticelli avec Jean Mailland

Né à Aix-les-Bains (Savoie) le 26 avril 1937, cela n'aurait aucune importance si ce n'était le jour du bombardement de Guernica, de quoi vous donner une responsabilité, et si Jean Mailland ne veut pas parler au nom des milliers de morts de cet holocauste, il ne s'en sent pas moins en fraternité avec ces victimes innocentes de la barbarie nazie. Son travail sera toujours lié au symbole de liberté du chêne de Guernica. Après des études à Lyon où il découvre le théâtre, Brecht, Ionesco, Adamov grâce à Roger Planchon dans son petit théâtre de la rue des Marronniers, et la littérature avec la rencontre de Roger Vailland, il devient cinéaste à Paris, assistant de Joris Ivens, René Allio, Louis Daquin, Jean-Paul Le Chanois. Mais c'est surtout sa collaboration longue avec Armand Gatti qui déterminera sa vie. Quelques livres, *Armand Gatti-L'Enclos*, *La Tête à la renverse*, quelques films, *Hamida*, *Un jeune homme seul* (d'après le roman de Roger Vailland), puis en 1965 la rencontre avec Anna Prucnal à Babelsberg (Berlin-Est). Dès lors entre deux films pour la télévision, quand la télévision était encore un art de communiquer, il se consacre à la carrière d'Anna Prucnal écrivant ses chansons et mettant en scène, filmant ses spectacles. *Chansons et contre-chansons pour Anna* fut son premier livre publié chez L'Amourier, suivi du *Journal des arbres*. À la rentrée sort un 3^e titre, *L'Âge du Christ*, journal de sa rencontre avec Anna Prucnal, ancrée dans le contexte social, culturel et politique de l'année 1970.



Jean Mailland, le sismographe

à propos de *L'Âge du Christ*

Raphaël Monticelli:

L'Âge du Christ, le troisième ouvrage que vous publiez chez l'Amourier, est d'abord le roman d'un roman... La chronique de la dernière année de rédaction de *La Tête à la renverse* que vous avez publié chez Calmann-Lévy en 1971 et qui a connu un beau succès critique. L'auteur tient son journal d'écriture, et on y suit ses réflexions, ses doutes, ses hypothèses de rédaction, ses angoisses, ses réussites... Pourquoi avez-vous décidé de proposer ce journal à la publication ?

Jean Mailland:

J'ai commencé à penser à ce roman, devenu *La Tête à la renverse*, en 1958 et j'avais depuis mes quinze ans pris l'habitude de tenir un journal. Récemment, j'ai relu et retranscrit ces journaux. Je n'écrivais pas un journal intime, ce qui n'avait aucun sens pour moi, mon modèle était le *Journal* de Gide. J'y travaillais avec le souci de trouver un style, au départ en notant mes impressions sur les livres, les films, les pièces que je lisais, que je voyais puis progressivement ce journal s'est complété de différents cahiers intitulés *Journal d'écriture*, *Journal de théâtre*.

Raphaël Monticelli:

En somme, le journal est pour vous un outil de mise à distance ?

Jean Mailland:

De mise en ordre des idées et des faits, d'un vécu et aussi un exercice pour ne pas perdre "la main" quand je n'avais pas le temps de me consacrer à un vrai travail d'écriture, ce qui fut mon cas durant des dizaines d'années.

Raphaël Monticelli:

Et c'est donc l'un de ces "journaux" que vous avez donné aux éditions de l'Amourier ?

Jean Mailland:

Un assemblage revu et corrigé de deux journaux et différents carnets de notes. J'avais d'abord montré à Jean Princivalle un ensemble: *Journal de la Nuit d'A* (1958/1970). Devant ces centaines de pages, Jean me répondit qu'il ne pouvait publier une telle somme et me conseilla d'en extraire un volume. J'ai commencé par... la fin. Un texte de clôture. Le point final à ce roman qui me poursuivait durant douze ans.

Raphaël Monticelli:

J'entends ce que vous dites... Mais vous auriez pu choisir un autre moment, ou extraire les éléments significatifs à travers le temps... Pourquoi justement ce choix de "commencer par la fin" ?

Jean Mailland:

C'était la partie la plus proche de moi, de ce que je suis devenu, c'était le commencement d'une histoire de vie et d'amour qui se poursuit toujours, je m'étais aussi juré de tout faire pour qu'Anna qui était vedette dans les pays socialistes, retrouve en France le même statut et plus.

Raphaël Monticelli:

Je voulais introduire une question sur la façon dont vous traitez le temps... (me vient en mémoire le titre de l'un de vos recueils *Le Présent définitif*)... Vous choisissez de "commencer par la fin"... moment où une longue crise s'intensifie et se résout... comme dans une tragédie classique, ou dans les épopées homériques. Par ailleurs la forme du "journal" devrait vous soumettre à une notation platement chronologique. Or, il n'en est rien. Au jour le jour se superposent la notation des temps de travail, les délais et échéances diverses ainsi que les calculs du temps dans le roman que le narrateur est en train d'écrire: temps de l'écriture, temps de la fiction, décompte des jours en présence et en absence d'Anna, personnage essentiel de votre livre. On se retrouve ainsi dans une sorte de réseau temporel extrêmement complexe... Un "présent définitif" ?

Jean Mailland:

J'allais plutôt à la recherche du "futur définitif"... En prison le détenu barre chaque matin, les jours qui précèdent sa libération. Moi, je ne savais pas à combien de temps j'étais condamné tout en espérant le jour de la

libération. J'ai la manie des chiffres sauf quand il s'agit de mes comptes en banque! En Avignon par exemple je sais que j'ai vu en quarante ans plus de deux mille spectacles...

Raphaël Monticelli:

Il est fascinant de lire en parallèle L'Âge du Christ et La Tête à la renverse. On y voit en effet de très complexes processus de rédaction, de passage à la fiction, d'écriture... On se dit, en lisant L'Âge du Christ, que vous y adoptez, naturellement, le rythme, la syntaxe, le lexique, la ponctuation même, d'une écriture de travail... On se croirait dans une arrière-boutique, dans l'intimité d'un laboratoire, là où l'écrivain se relit, se teste... Mais au fur et à mesure, on s'aperçoit que le journal lui-même est le résultat d'un travail sur la langue, sur les relations entre la vie quotidienne et l'élaboration de la fiction... La lecture de La Tête à la renverse le confirme: même écriture ou même type de souffle, mêmes torsions imposées à la langue. J'en tire deux questions. L'une sur votre rapport à l'écriture – je dirais presque votre esthétique... ou votre projet d'écrivain. Une différence dans les postures d'écriture? Des exigences différentes? L'autre serait presque facétieuse: existe-t-il un journal de ce roman d'un roman?

Jean Mailland:

Je réponds d'abord à votre dernière question: Il n'y a pas de journal de ce "roman d'un roman", celui-là suffisait! J'ai commencé à écrire très tôt. J'ai été élevé par ma grand-mère, une ancienne institutrice de l'époque de la séparation des Églises et de l'État, une pionnière. Dans mes rédactions, elle me faisait recommencer sans cesse réprouvant mon style, mon manque de rigueur, ma manie de ne pas traiter le sujet, et à la fin, elle les rédigeait elle-même et je devais recopier, il ne fallait pas que le petit-fils de Madame Mailland ait de mauvaises notes! J'explique tout cela dans un livre en cours d'écriture appelé *Petit-fils*. Enfant, j'ai longtemps cru que j'étais les autres, le jour où je m'aperçus que je n'étais que moi-même, je fus empli de terreur. Alors, en cachette, seul dans ma chambre, la nuit, j'écrivais; des poèmes surtout, puis des récits, des pièces de théâtre, tout ce que ne me demandait pas l'instituteur; cela continua au lycée jusqu'à quinze ans où un merveilleux professeur de français à Lyon, Jean Colombel, me dit, en lisant en classe un texte enfin écrit par moi: "vous avez changé de style? C'est mieux, continuez comme ça!". J'étais enfin libéré! Seule ma mère, militante et dirigeante communiste adepte du réalisme socialiste, qui lisait sans me le dire mes textes, était là pour les dénoncer. Je suis resté longtemps un écrivain clandestin et peut-être le suis-je encore.

Raphaël Monticelli:

Clandestin? Je dirais plutôt "secret"...

Jean Mailland:

Non; clandestin. Dans mes jeunes années, j'ai rencontré de vrais résistants, des maquisards de passage dans notre maison de Rumilly en Haute-Savoie, en route vers les Glières, ensuite je me suis passionné pour les histoires de

la Résistance, ses héros, à cinq ans j'ai appris à me taire, je devais n'avoir rien vu, rien entendu, disait ma grand-mère. Le temps où "les murs avaient des oreilles".

Raphaël Monticelli:

L'Âge du Christ... Le titre est d'abord énigmatique... On comprend vite qu'il fait référence à l'âge de la mort – et de la résurrection – du Christ, et que vous y traitez et transformez une matière autobiographique. Je note, en passant, qu'il s'inscrit dans cette problématique du temps dont nous parlions tout à l'heure. Le narrateur – vous-même en 1970 – nous livre le journal qu'il tient entre décembre 1969 et novembre 1970. Le lecteur suit, au jour le jour, les activités, les rencontres, les doutes, les rêves, le travail d'un homme confronté à des défis écrasants: une passion amoureuse que tout semble entraver, la rédaction d'un roman qui le mine depuis des années, son travail de réalisateur – pour la télévision et le cinéma – les épuisants voyages à travers l'Europe où il cherche à concilier ses obligations professionnelles et le désir de retrouver la femme qu'il aime. L'Âge du Christ... La chronique d'une passion et d'une renaissance?

Jean Mailland:

Les deux. Je m'en rends compte seulement aujourd'hui. Histoire d'une mue, l'homme de trente-trois ans change de peau, d'espace, il se libère de sa carapace, de cette jeunesse qui l'engluait, le plaquait au sol, j'étais trop vieux en soixante-huit; soixante-dix fut mon soixante huit à moi. Quant à la passion, il faut la définir ici dans les deux sens de ce mot, la fin d'une souffrance torturante après des années de séparation d'avec l'être aimé, cinq années de douleur et d'abandon de soi et la passion pour la création, soit d'une œuvre à écrire, soit d'un film à réaliser.

Raphaël Monticelli:

J'entendais bien "passion" dans les deux sens que vous dites... Et permettez-moi d'insister... Vous parlez d'une grand-mère disons "laïque", d'une mère attirée par le réalisme socialiste... Il y a pourtant tout un fonds chrétien dans votre livre – et pas seulement le titre. Cette référence au Christ, à sa passion, sa mort et sa résurrection, est-elle seulement anecdotique? Que diriez-vous de vos rapports avec le christianisme?

Jean Mailland:

Henriette Mailland ma grand-mère, qui était membre de *La libre pensée* et communiste, me faisait garder par une "bonne", une jeune fille d'origine paysanne très catholique et, pour ne pas la perdre, je fus obligé d'aller à la messe, au catéchisme et de subir tous les sacrements. Henriette, qui était pragmatique, disait "c'est très bon pour la mémoire". Je suis tombé amoureux de

la "bonne", la blonde Armande et j'ai été pris au jeu, j'aimais les rituels de l'église. Le chemin de croix me fascinait. Je devins tellement croyant que j'ai déclaré à mon jeune abbé avoir la vocation et voulais à mon tour être prêtre. Il me questionna longuement puis conclut: "il y a plusieurs manières d'exercer ta foi, tu le feras dans ta vie en la consacrant aux autres, comme ta grand-mère qui n'est pas chrétienne mais qui est peut-être notre meilleure paroissienne, comme le dit notre curé". Je pense souvent à Armande et au bel



abbé. Après les prières du soir je chantonais à Armande *Ma blonde allons voir dans la ville... Allons au-devant de la vie...*, elle ne savait pas qu'il s'agissait d'un chant soviétique... Je dois être Chrétien quelque part en moi, comme je suis toujours secrètement communiste. J'ai toujours eu un profond respect pour les militants "de base" qu'ils soient chrétiens ou communistes. Enfin, le Christ fut après tout, peut-être, le premier communiste.

Raphaël Monticelli:

L'Âge du Christ nous plonge bien dans ce laboratoire insensé où l'on voit le jour le jour se faire littérature... Mais le jour le jour est tout aussi fascinant que la littérature. D'abord, donc, parce qu'il est littérairement traité, ensuite parce que votre vie est fascinante: parce que vous êtes fascinant. Vous êtes réalisateur de cinéma et de télévision, journaliste, romancier, poète, photographe, citoyen aux convictions affirmées... Cette soif de vivre, de découvrir, de travailler, vous lie, d'amitié profonde parfois, avec quelques personnalités – mythiques pour certaines d'entre elles – de ces années 70. Vadim, Planchon, Gatti, Beuve-Méry, Servan-Schreiber, Vailland, Chirac même, traversent vos pages, et ce n'est pas le moindre intérêt de L'Âge du Christ que de nous les faire découvrir sous un jour particulier.

Jean Mailland:

C'est le privilège de mon métier que d'aller au-devant des autres, de les découvrir sous un autre angle, dans leur intimité. Je dis dans *Le Journal des arbres*: "Je suis les autres". Je le crois toujours. Des hommes comme Roger Planchon, Roger Vailland et surtout Armand Gatti sans oublier Elisabeth Vailland, qui fut pour moi comme une seconde mère, m'ont fait ce que je suis, je ne les remercierai jamais assez.

Raphaël Monticelli:

Vous me répondez par "autobiographie", mais dans L'Âge du Christ, et plus encore dans La Tête à la renverse, ces hommes et ces femmes deviennent des personnages de fiction: ils ne participent pas seulement à votre vie; ils deviennent des pièces dans votre construction romanesque. Pourriez-vous m'en dire davantage à ce sujet? Comment avez-vous traité, transformé vos modèles? Avez-vous eu des retenues?

Jean Mailland:

Je n'ai jamais parlé d'autobiographie. Je pense que tous les écrivains (au moins ceux que j'aime) procèdent ainsi, nous ne pouvons parler que de ce que nous connaissons intimement: je préfère cette méthode à "l'imagination"; c'est un acte de politesse par rapport aux hommes. Dans le processus d'écriture, des personnages réels apparaissent en premier, puis, ils se transforment, se modifient pour devenir "mes" personnages, j'oublie celui qui était à l'origine, il devient un être autonome qui a sa propre existence et peut avoir librement d'autres aventures. Je me suis inventé ainsi une centaine de

personnages qui restent à ma disposition pour entrer dans un livre. Certains sont très patients d'autres non.

Raphaël Monticelli:

Je reviens à L'Âge du Christ... Le jour le jour, c'est aussi l'Europe et le monde de ces années 70... On vous voit à Paris, à Berlin (le Berlin de la RDA), à Varsovie... Ce roman d'un roman, ce journal d'une année de vie, est ainsi, aussi, un journal du climat politique de part et d'autre du rideau de fer. De part et d'autre de l'Atlantique. Je laisse le lecteur découvrir ce regard original sur cette période historique, ce point de vue du dedans et en même temps comme du dehors... Et ma question sera un peu oblique: quel regard portez-vous aujourd'hui, Jean Mailland, sur l'Europe et le monde de ces années 70?

Jean Mailland:

Si l'Amourier ou un autre éditeur veut bien poursuivre l'aventure avec moi, je prépare les deux volumes précédant *L'Âge du Christ*. Le premier: *La Nuit d'A*, le second: *Ostalgie*. "Ostalgie", voilà le regard que je porte sur ces années-là. À l'époque nous rêvions de la transformation des pays de l'Est, de l'URSS, du "socialisme à visage humain", j'avais vécu une année à Cuba en 1962 où se réalisait une autre révolution dans une véritable fraternité, "l'homme plus grand que l'homme" clamait le Che. "*Hasta la victoria siempre!*". Entre "la guerre froide" et celle que menaient les États-Unis au Vietnam mais aussi les révoltes en Tchécoslovaquie, en Pologne, nous avions choisi notre camp. Cet espoir a disparu et le capitalisme est sorti vainqueur partout. Il ne reste plus aux hommes humiliés que "La Jacquerie", le désespoir. J'ai lu récemment cette

citation de Woody Allen: *J'aimerais terminer sur un message d'espoir. Je n'en ai pas. Est-ce qu'en échange deux messages de désespoir vous suffiraient?*

Raphaël Monticelli:

Terrible formule! Quand je vois le travail de toute votre vie, la multiplicité de vos modes d'expression, la luminosité et la joie de vos photographies, votre activité artistique quotidienne, votre œuvre, je me dis qu'un tel homme doit avoir de grandes raisons d'espérer... Je me tromperais totalement?

Jean Mailland:

J'ai neuf petits-enfants et chaque jour je me demande avec anxiété quel monde les attend demain? Henriette, peu de temps avant sa mort, me disait: "Toi, au moins, tu auras la chance de connaître l'avènement du communisme". Et j'ai connu le triomphe de ses ennemis! Staline et consorts n'ont pas qu'assassiné des millions d'hommes, ils ont assassiné la plus belle idée du monde, notre rêve ultime, celui des hommes enfin libérés de leurs chaînes qui auraient inventé une autre vie, pauvre Babeuf!



Raphaël Monticelli:

L'Âge du Christ est donc le troisième ouvrage que vous publiez chez L'Amourier, après Le journal des arbres et Chansons pour Anna... Le choix d'un éditeur n'est jamais anodin. Et, de Calmann-Lévy au Bruit des autres, vous n'en manquez pas... Pourquoi L'Amourier, pour L'Âge du Christ ?

Jean Mailland:

Je suis resté des années sans publier, j'avais pourtant beaucoup d'amis qui croyaient en mon écriture parmi les éditeurs à Paris. Trente-trois ans plus tard, ils avaient disparu. Un jour, lors du Marché de la Poésie, Jean Princivalle, qui venait d'entendre chanter Anna Prucnal, me propose d'éditer mes chansons. Cette rencontre avec L'Amourier se poursuivit avec *Le journal des arbres*. Une amitié était née. Comme elle est née l'année suivante avec Jean-Louis Escarfail, éditeur du Bruit des autres.

Raphaël Monticelli:

L'une des figures centrales de L'Âge du Christ, c'est Anna... Anna Prucnal qui apparaît dans un autre livre publié chez L'Amourier: Chansons pour Anna... Avant de vous laisser, non pas répondre, mais évoquer la figure d'Anna dans votre ouvrage et dans votre vie, permettez-moi un moment personnel. À la fin des années 70, j'écoutais, ravi, une chanteuse polonaise qui "dansait sur sa dissidence". C'était l'un des rares artistes de variété que j'écoutais. C'était Anna Prucnal. Je n'ai connu son parolier que des dizaines d'années plus tard: c'était vous...

Jean Mailland:

Vous me voyez ravi de votre ravissement ! Je ne parlerai pas d'Anna, j'en parle suffisamment dans le livre et je veux que mes éventuels lecteurs puissent la découvrir avec moi, cette fois sur la scène de la vie.



L'Âge du Christ,

collection Fonds Proses, 19,50€

Vers les Riveraines

Nouveauté / Poésie

Alain Freixe

collection Fonds Poésie, éd. L'Amourier



Les abords, les passages, les lisières de territoires secrets s'ouvrent à l'écriture d'Alain Freixe, creusent le souvenir, éveillent l'imagination. Cinq mouvements structurent *Vers les riveraines*. Les séquences de prose alternent avec celles en vers libres. Chant profond qui émerge dans le silence.

Échappées réfractaires: dans un monde labyrinthique, l'angoisse existentielle ferme l'espace. Portés par le feu de la langue, "les mots cherchent la brèche". Il n'est d'issue "dans la nuit du sens" qu'à travers ce qui parle ou se parle en nous. Lire, écrire sont des activités solitaires, les deux versants d'une quête sans fin, "de trous noirs en trous noirs". *Parler des morts*: "Des paroles anciennes nous enveloppent de tous leurs yeux perdus". Les zones obscures s'entrouvrent: "Je suis l'homme qui passe/dans l'impasse des noms". La mort rôde autour dès l'origine, la mémoire veille ou refoule. Chemin peuplé d'ombres, d'énigmes qui taraudent nos nuits, nos heures de silence: "J'ai cherché parmi les morts les images dépareillées..." Le poète n'édulcore pas, il creuse outre-tombe: "Je marche parmi des os. Des bruits à cru et à cri." Écartèlement entre d'où l'on vient et où l'on va, inexorablement. Un rai de lumière avant que ne triomphent les ténèbres. La mémoire démembrée se rebelle: "Où va ma vie/sans moi [...] elle étoilera ce qui vieillit/cette enfance oubliée/au bout d'un chemin/que ne prendront plus/mes pas envoûtés/d'hiver." Une figure de femme surgit, victime d'une terreur lointaine: "toi/que j'avais vue/sans te voir/à Pékin/je t'ai vue/dans ces temps/de Méduses pourries [...] les démons de la nuit/qui te voulaient coulée/dans les voiles/cachée/bande sur bande/momie sans vie/dans la vie [...] et partir/ce fut mourir..." *Porter le temps*: images ravageuses. De la fureur de vivre à la rage de l'écriture: "cadenassée à leurs lettres / la voix / en souci de passage / ma voix rouge / où se serait vis-sée la misère / le nom clair de son poing / levé / ne griffe du poème / que murs aveugles / et obscurité moite". Cri sublime, à vif: "coulé dans le soleil/un cri blanc/une lumière vide/où se cognent les yeux..." L'amour ici fait trembler la voix. Ce frémissement des mots qui cristallisent l'émotion revisitée: "Perdue derrière ses longs cheveux noirs, une femme tanguait d'un bord du jour à l'autre. Ses cheveux charriaient le crépuscule." Langage sensoriel, sensualité à vif: "Marcher vers cette soif qui renoue l'eau au corps qu'il aime." Freixe offre un témoignage d'amitié à son "premier lecteur", Jean-Marie Barnaud, le poète qui disait: "Écrire comme marcher". Aller à la rencontre de l'inconnu, de ce qui nous blesse: "Marcher malgré la fatigue. Marcher dans la fatigue." La poésie donne sens, défie le néant, agite l'âme ou console: "Un rayonnement d'étoile dans le silence. Une buée musicale". Fuite en avant, percée du cœur, voir: "Quête. Éperdue toujours." À grandes enjambées... *Parier pour la dorveille*. Écrire en dormant, entrer dans la couleur "par les trous du sang / sur le corps blanc / de la neige [...] un soleil souterrain / qui remonte / et inonde le blanc / de ses rais obscurs / un volcan / retourné sur ses laves." Impressionnisme discrètement lyrique. Des mots dans la peinture du regard. *Vers les jours noirs*: une figure féminine se dessine dans l'absence, comme une mort très douce: "la Dame / aux yeux cernés / de tout le noir du monde [...] la dame des jours noirs / où le jour paraît être / la nuit / la nuit le jour..." Ce dernier mouvement laisse le lecteur sur l'énigme d'un futur que le chant esquisse, "chant / d'un oiseau inconnu / voix silencieuse du poème". Ni dieu, ni dogme. Seul règne ici l'esprit du vivant. Repoussant les digues, du champ des possibles aux écueils inexorables de l'impossible, des *riveraines aux jours noirs*, la voix de Freixe s'affirme dans l'exigence et l'ardeur du poème.

Vers les riveraines, collection Fonds Poésie, 13,50 €

Michel Ménaché

Lieu païen

Mohammed Bennis

collection Fonds Poésie, éd. L'Amourier



Livre de chair et de sable, de lèvres et de vide. Livre dont les lèvres disent la grâce d'un monde apte à se défaire, onde menaçant à tout moment de se dérober.

Lieu païen, une dramaturgie sensuelle de l'errance et de l'exil,

Lieu païen, une terre poétique de reconquêtes, de découvertes accomplies dans la scansion des mots, par la pulsion des textes. Le dessin des vers assemblés.

Canicule de la mer : simultanément se perçoivent la chaleur intense et la fraîcheur de l'eau, dans cet oxymore fondateur, se met en place une écriture qui efface toutes les catégories établies.

Chaque élément subit une permanente métamorphose et le contenu de chaque mot se doit d'envahir l'espace du mot voisin, de le contaminer de sa coloration pour qu'émerge une splendeur précairement installée.

Mon corps

toi qui habites le jardin de l'hôte

parle-moi Quelle est cette barque

Elle emporte la moitié d'un soleil

Elle s'élargit pour faire place aux morts

Ici on fabrique du sang

entre un destin que les mots cachent

et des astres qui gardent la mémoire des ténèbres.



Le monde, comme le "Je", connaît une menace permanente de disparition. Tout peut être gommé à tout instant, les contours et le cœur, les artères et les veines qui courent sous les dunes.

*Je rendrai hommage au creux
qui sculpte la danse*

Il convient donc d'entrer dans le corridor des contraires. Là où les doigts font résonner les mots comme s'ils étaient frappés sur un oud. Les saveurs dès lors prennent corps, *et la douceur des grains*

sautille. Le texte devient ainsi musique qui se dessine sur la page, comme une clepsydre disant le temps qui passe, révélant physiquement l'urgence à mettre en œuvre pour lutter contre l'érosion. Les pierres se font fêtes, et les mots deviennent fruits.

C'est de lutte qu'il s'agit, pour un ancrage dans le corps, pour un ancrage du corps dans la vie qui fuit. C'est d'espoir qu'il s'agit, et il prend forme en ces lieux dont la splendeur est païenne.

Que vivent donc les sens, que s'épanouissent les peuples qui passent en nous, que chaque vague de la mer soit un mort qui revient. Par-delà les temps, la poésie de Mohammed Bennis rétablit la magie des temps.

Yves Ughes

Lieu païen, collection Fonds Poésie, 16,00 €

..... par Benjamin Taïeb

UNE LIBRAIRIE PRÈS DE CHEZ VOUS...

à Paris

Nouvelle rubrique au *Basilic*: collaborateur aux éditions L'Amourier, Benjamin Taïeb a entamé son Tour de France des libraires pour leur faire découvrir la Maison ou les informer des dernières parutions. Dans chaque numéro de la Gazette, il s'arrêtera sur une librairie où l'accueil et la réception des livres de L'Amourier furent particulièrement bons.

Décembre 2012 : je passe les fêtes de fin d'année à Paris. J'en profite pour aller voir des libraires, avec nos dernières parutions, dont le très beau premier roman de Cyrille Latour, *De l'univers visible et invisible*, tout juste sorti de chez l'imprimeur.

L'accueil des libraires est plutôt bon – la maison a su bâtir, patiemment, au fil des années (presque vingt ans !), un fonds riche – même s'il est difficile de convaincre certains libraires de travailler avec nous : notre maison d'éditions est peu connue du grand public puisque, comme la très grande majorité des petits éditeurs, exclue du champ médiatique ; un travail de "prescription" des libraires auprès des lecteurs est parfois nécessaire, travail qu'ils n'ont bien évidemment pas toujours le temps de faire, compte tenu de la masse de livres qu'ils reçoivent chaque semaine.

Parmi la trentaine de libraires qui nous suivent à Paris, pour la plupart depuis de nombreuses années, j'ai choisi de vous parler d'un nouveau partenaire : la librairie Marianne Gladieux, où vous trouverez pléthore de nos ouvrages de poésie. Dans cette librairie généraliste de quartier à la devanture discrète – essentiellement des volumes de la Bibliothèque de la Pléiade sobrement disposés parmi des articles de papeterie – il fait bon flâner entre les piles de livres, fonds et nouveautés se disputant la faveur des étagères dans cet agréable espace de 60 mètres carrés ; vous y serez chaleureusement accueilli(e)s par deux libraires qui aiment leurs classiques et sauront aussi vous faire découvrir une littérature contemporaine exigeante et de qualité : pour preuve, la librairie Gladieux a profité du *Printemps des poètes* pour faire une vitrine L'Amourier.

Parisiens, Parisiennes ! ami(e)s des livres ! écrivez-moi, et je me ferai un plaisir de vous communiquer un bon libraire indépendant près de chez vous.

benjamintaieb@amourier.com

Librairie Marianne Gladieux
80 rue du Rendez-vous, 75012 Paris

Depuis le Basilic n° 10, cette rubrique est consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie, de la littérature ou des arts plastiques. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par :

Entre terre et ciel **Terre à Ciel bouge.**
www.terreaciel.net

Là, tout est dans le “à”. Le groupe nominal *Terre et Ciel* serait grammaticalement, sémantiquement, plus correct, marquant une complémentarité connue et cohérente. Mais la poésie est subversion, distorsion et l'action qu'elle impose à l'agencement des mots crée de nouveaux sens, engendrés par l'interrogation de la lecture.

Il est donc des terres fertiles, des terres qui accueillent et nourrissent le ciel, comme existent des terres à blé, il est des terres qui produisent l'azur. Comme en témoigne la bande d'accueil, des fleurs en bandes, en branches, sur fond céleste. Récente création sortant de la nuit du langage.

Poésie d'aujourd'hui, tel est le sous-titre, et il permet toutes les audaces, même les plus radieuses. On peut ainsi explorer une rubrique intitulée *Un ange à notre table*. Il suffit de prendre un siège, un verre et

voici “des inédits d'auteurs que nous sollicitons”. On peut partager la table jusqu'à plus soif, à satiété. Paradoxalement, on en ressort plus léger.

Et puis le mot “bonne” qui revient à deux reprises en tête de rubrique : “Bonnes maisons”, “Bonnes feuilles”. En ce lieu, on aime visiblement savourer, et avec gourmandise, tout ce qui de nos jours bouge et vit en poésie. Et l'on déguste et trouve que les saveurs sont au rendez-vous des mots, des publications, des efforts d'édition.

Après la table et les saveurs, la parole se délie souvent. On peut aller s'asseoir sous *L'arbre à parole*. Portraits et entretiens se succèdent, nourrissant d'abondants échanges et l'on y rencontre, entre autres auteurs, Jacques Ancet et Philippe Jaccottet, Aimé Césaire et Paul Badin.

Terre à ciel a décidé de faire peau neuve, passant progressivement d'un ancien site à une nouvelle mouture, une formule plus fonctionnelle mais tout aussi riche et dense. Le chantier est animé et mérite d'être (re)visité. Beau et gros travail, qui suppose un important transfert d'archives puisque le lieu héberge la poésie depuis

2008. Même sur la toile, il faut savoir remonter les manches et déplacer des composants et matériaux, pour rénover, faire vivre, aller toujours plus avant dans la maison des mots.

Me promenant dans cet espace en rénovation, circulant de pièce en pièce, je suis tombé sur une chronique de Jean-Marc Undriener, consacrée à un recueil intitulé *Travail*. L'une de ses phrases m'a semblé résumer l'esprit qui passe ici, je vous la livre, comme une invitation à la visite : *violence partout, dans les rapports verticaux mais fraternité, surtout, dans les rapports horizontaux*.

Comme pour accepter le renversement poétique. Et “les voix du monde”.

yvesughe@amourier.com



À QUELQUES MOTS D'ICI

Rappel : Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

Les éditions de la Différence,
hier et aujourd'hui

C'était en 1976. Ils étaient trois comme les trois mousquetaires. Donc quatre, c'est bien connu : Joaquim Vital, Marcel Paquet, Patrick Waldberg et Colette Lambrichs pour créer cette maison d'édition. On n'en finirait pas d'énumérer les publications – se reporter pour cela à “l'historique”, premier onglet de www.ladiffERENCE.fr, leur site actuel – mais tout de même les 2 tomes du *Francis Bacon, logique de la sensation* de Gilles Deleuze ou encore les 12 tomes des *Œuvres complètes* de notre Président d'honneur, Michel Butor ; les collections – aujourd'hui au nombre de 14 réparties en 4 grands domaines : Art, Poésie, Littérature, Essais – ; les revues (*Discordance* en 1978, *Les Cahiers de la Différence* en 1988) – et d'insister sur le

travail pour faire connaître la littérature portugaise...

On s'arrêtera sur l'année 1989 qui vit le lancement de la collection *Orphée*, dirigée par Claude Michel Cluny, qui jusqu'en 1998 publiera entre 30 et 40 titres par an, date à laquelle les lois du Marché eurent raison de cette belle folie !

Après la mort de Joaquim Vital en 2010, Claude Minereaud reprend début 2011 et restructure les éditions qu'il préside désormais alors que Colette Lambrichs en est la directrice et Parcido Gonçalves, le secrétaire général. Une des premières décisions de cette “nouvelle” Différence fut de faire remonter des enfers la collection *Orphée* : on racheta les livres disponibles chez les soldeurs – rien n'avait été pilonné ! – on décida de republier les livres épuisés petit à petit et, bien sûr, d'accroître le fonds en éditant des nouveautés.

À ce jour sont parus : *Ulysse brûlé par le soleil* de Frédéric Prokosch, *Sur la terre comme en enfer* de Thomas Bernhard,

Chant de Weyla de Eduard Mörike, *Ici mon désir est ma loi* de Théophile de Viau, *Les 4 murs de ma souffrance* d'Aleksander Wat, *Chanter bouche close* de Tudor Argheesi et, tout récemment, *Les Fleurs du mal* de Baudelaire, *Chansons et mythes* de William Blake et *La joie n'est pas mon métier* de Mohamed al-Maghout, poésie de combat d'un poète syrien mort en 2006.

Orphée, c'est un arsenal. Un arsenal de livres de poésie, celle d'hier comme celle d'aujourd'hui, celle d'ici et d'ailleurs. Oui, un arsenal comme un de ces bâtiments où l'on entretient – plus de 200 titres anciens – et produit – ce sera 6 par an au prix modique de 5 euros le volume simple et 7, le volume double – armes et munitions. Toutes choses nécessaires pour cet *humain voyage* dont parlait Montaigne et pour ce *combat spirituel aussi brutal que la bataille d'hommes* dont parlait Rimbaud et que chacun mène à sa mesure. À sa main.

alainfreixe@amourier.com

Agenda des amis

Présence des Éditions L'AMOURIER

- **Vence** (Alpes-maritimes)
Lire à Vence (Place Godeau)
1^{er} rendez-vous des éditeurs Paca
sam 28 & dim 29 septembre 2013
- **Mouans-Sartoux** (Alpes-maritimes)
Festival du livre (stand 53 B, Espace D)
ven 4, sam 5, dim 6 octobre 2013
Parmi les auteurs présents :
Jean-Marie Barnaud, Jeanne Bastide,
Daniel Biga, Alain Freixe,
Raphaël Monticelli, Michel Séonnet,
Yves Ughes...
- **Limoges**
Rentrée buissonnière
**jeudi soir 10, ven 11, sam 12 & dim 13
octobre 2013**
auteure invitée: Jeanne Bastide
- **Paris**
L'Autre Livre (Espace des Blancs-Manteaux)
**ven 15, sam 16 & dim 17 novembre
2013**
- **Grigny** (Rhône)
L'Autre Salon! (Centre Édouard-Brenot)
sam 16 & dim 17 novembre 2013

Lectures

- **Médiathèque de Vence** *Lire à Vence*
Bœuf poétique autour de *Capharnaüm*
Yves Ughes et Cédric Fioretti au piano
samedi 28 septembre 2013 à 10h30
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Michel Séonnet lira *Un peu de toi*
vendredi 4 octobre 2013 à 17h
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice avec *Podio*
Conférence/lecture sur **Nerval**
par Alain Freixe et Daniel Schmitt
vendredi 25 octobre 2013 à 17h
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Lecture et musique
Raphaël Monticelli et Alain Fourchette
mardi 19 novembre 2013 à 16h
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice avec *Podio*
Conférence/lecture sur **Aragon**
par Yves Ughes
vendredi 22 novembre 2013 à 17h
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Les Amis de l'Amourier liront
Les Libertins du XVIIIe
samedi 14 décembre 2013 à 15h

Exposition

- **Vallauris** (Espace Grandjean)
Ponctuations et dialogues poétiques
avec Jean-Jacques Laurent
28 septembre - 11 janvier 2013
vernissage le vendredi 27 septembre à 18h30

Selon les dernières données démographiques, chacun de nous est une fois un "je" pour plus de sept milliards de fois l'autre. Encore ne compte-t-on pas les morts, partie prenante pourtant de notre humanité.

*

On célèbre le vingtième anniversaire de l'invention de la grotte Chauvet : ses peintures, plus de trente fois millénaires, sont les contemporaines de nos regards. Le documentaire s'intitule *La grotte des rêves perdus*. Ces rêves ne sont pas perdus, justement. Même s'ils ne nous parviennent que par lambeaux ou bribes.

Dans la grotte Chauvet, la couche de calcite nous apprend qu'entre ce dessin et cet autre qui lui est tout proche, 5000 ans se sont écoulés. Et ces griffures : un ours les a faites 5000 ans avant le premier dessin. Nous pouvons rêver.

Je me suis enfin retrouvé sur le site de Troie. Une pensée pour Schliemann et sa confiance dans le texte homérique. On émet des doutes aujourd'hui sur cet emplacement. Mais enfin... Nous sommes bien entre Simois et Scamandre. Il y avait bien un accès facile par la mer. Et le site contrôle bien le passage terrestre vers les mines de fer. De quoi alimenter toutes les convoitises.

*

Sabrina d'Agliano s'inspire du Mokume gane : elle unit des feuilles de métal par martèlement plus que par fusion. Ne leur donne pas d'autres formes que celle du martèlement. Flaques de métal moirées.

*

Elle dit "Venise" et tout s'éclaire. "Tu es la plus forte" disait la chanson. Aucun lieu ne produit un tel sentiment de tragique et presque insouciant fragilité.

Elle dit "Venise". Me revient en mémoire la dernière Biennale. Écrasant éphémère. J'en étais sorti écoeuré. Pourtant des œuvres me poursuivent. Le tank de Jennifer Allora et Guillermo Calzadilla, renversé, ses chenilles tournant à vide tandis qu'une joggeuse s'en sert comme d'un tapis roulant d'entraînement. Ou Boltanski dont l'installation m'avait semblé monstrueusement disproportionnée au regard de sa subtile problématique de l'identité : elle tourne dans ma tête et je voudrais la revoir. Et même le kitsch chinois : j'avais fui. Il me revient : tu n'as pas su voir, peut-être.

Elle dit "Venise". La lagune demeurera. Et ses moirages, fines lamelles d'eau que la lumière martèle.

*

Dans l'immense réserve Kruger, nous sommes enfermés dans nos autos, cages mobiles. Nous nous déplaçons parmi des animaux libres et, pour la plupart, indifférents. Nous nous bornons à garder leurs images et répéter leurs noms. L'Éden ?

*

Demeure à contrevent en maîtrisant ta course. Plus le vent te sera contraire, plus haut ira ton cerf-volant. N'abandonne jamais ton fil.

— raphaelmonticelli@amourier.com —

Le Basilic

gazette de

L'Association des Amis de l'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice
et le Conseil Général des Alpes-Maritimes.

Comité de rédaction

Alain Freixe
Marie Jo Freixe
Bernadette Griot
Martin Miguel
Raphaël Monticelli
Françoise Oriot
Benjamin Taïeb
Yves Ughes

Maquette : Bernadette Griot

L'Amourier éditions

1, montée du Portal
06390 - COARAZE
Tél: 04 93 79 32 85

courriel:
editions@amourier.com

amourier.com
L'amour des livres